

L A M B A L L E

Perle de PENTHIEVRE

"Lamballe, cinq minutes d'arrêt... Les voyageurs pour Dinan, Lison, changent de voiture !"

Cette phrase criée le long des wagons du train venant de Rennes peut paraître monotone, mais pas à moi. Chaque été, elle résonnait à mes oreilles comme un chant d'allégresse, elle marquait l'heure bénie où, vraiment, commençaient les vacances.

La barrière franchie, je notais, d'un coup d'oeil, les changements qui avaient pu survenir depuis la précédente année.

Les arbres, si beaux, de la cour de la gare, ceux du boulevard Antoine-Jobert, étaient tombés sous la hache meurtrière ; désormais, l'une et l'autre ressembleraient à n'importe quel boulevard déplumé et à n'importe quelle cour de gare. Mon coeur d'enfant se serrait, mais il me suffisait de lever la tête dans la direction de Bonin, pour apercevoir, immuable, sur sa colline parmi les frondaisons, ma vieille amie, la collégiale du château : Notre-Dame.

Ceci, du moins, n'a pas plus changé que l'humour lamballaise. Dans les rues, les interpellations moqueuses et familières s'entrecroisent toujours ; bondissent, joyeuses ; prestes, se retournent acérées un peu, mais dépourvues de méchanceté. Ici, gardez-vous bien du ridicule ou de donner prise à la critique, car, on aura tôt fait de vous affubler d'un sobriquet, devant lequel disparaîtra votre état civil et qui vous suivra par delà la mort. On pourrait vous mettre en chansons, ce qui serait pis.

C'est le berceau de ma famille. Je suis très attachée à cette petite ville bretonne, gaie, propre et jolie, si riche des souvenirs de son histoire, de ses trésors d'archéologie et de ses aimables traditions.

C'est à bien juste titre qu'on a pu appeler cette filleule de Paul Aurélien : la perle de Penthievre.

Dès le IXe siècle, dit Quernest, dans ses "Notions Historiques" et archéologiques sur la ville de Lamballe, son importance était si grande, qu'elle fut en état de fournir à Salomon III, roi de Bretagne, deux mille hommes qui concoururent à la reprise par lui et Charles le Chauve, de la ville d'Angers, dont les Saxons, Danois et Norvégiens s'étaient emparés.

C'est du côté de Saint-Lazare, entre le ruisseau Saint-Palle et Moncontour, que la première ville s'était fixée.

En 936, le vieux Lamballe ayant été détruit par les pilliers normands, qui ravaageaient la Bretagne, les habitants choisirent un emplacement plus favorable à leur défense. La ville nouvelle fut bâtie sur les hauteurs de Saint-Sauveur. C'est à cet endroit que fut édifié le château et sa chapelle, la collégiale, qui devint Notre-Dame, et dont les travaux commencèrent en 998.

Ce fut seulement en 1200 que Notre-Dame fut consacrée et dédiée, par Geffroy Herno évêque de Saint-Brieuc.

Cent cinquante ans plus tard, Charles de Blois, comte de Penthievre, fit augmenter les fortifications de la ville et du château. Il fit établir, face à Saint-Sauveur, des parapets et des guérites de pierre, derrière le choeur de la collégiale, qui était la partie la plus exposée des attaques des ennemis.

Il fit, ensuite, don à l'église, d'une croix de vermeil enrichie de pierres précieuses, contenant des parcelles de la Vraie Croix.

Revenu à Lamballe, trois ans plus tard, le duc de Penthièvre porta, processionnellement, à Notre-Dame, pieds nus, une côte de Saint Yves, notre saint national, canonisé depuis une dizaine d'années.

De 1447 à 1701, le clocher de Notre-Dame connut bien des vicissitudes : la foudre y fit souvent des dégâts. En 1695, il fut démolé et on vendit le plomb qui le couvrait ; puis, on éleva les nouvelles murailles de la tour. Elle forme la plate-forme actuelle dont le style se distingue parfaitement de la construction préexistante, qui data du XVI^e siècle.

Notre-Dame et le château étaient mes coins de prédilection.

Tout enfant, j'ai assisté, les soirs de course, sous des girandoles de lampions et de lanternes suspendus aux arbres, aux rondes, quadrilles et dérobées aux sons des binious, bombardes et tambours, par la jeunesse lamballaise, sur les promenades plantées dessinées à l'emplacement du château que Richelieu fit raser, en 1626.

Je ne quittais jamais les allées du château, sans faire une visite à Notre-Dame de Grande Puissance sous la porte de la collégiale, dont le culte vient d'être restauré, en raison de la miraculeuse protection qu'elle accorda aux Lamballais, en péril à Rennes, pendant les bombardements.

J'escaladais l'escalier en colimaçon de la tour, pour aller jouer, sur la plate-forme, des horizons splendides qui s'étendaient de tous côtés.

A mes pieds, toute la ville, aux maisons blanches et grises, s'étalait. J'en reconnaissais chaque quartier : Saint-Martin, Saint-Jean, Saint-Lazare. J'en devinais chaque rue, du Belloir au Bout-du-Val, du Pont-Grossard à Mouëxigné, de "la Tour-aux-Chouettes" au "Nid-de-Pies".

Heureux souvenirs, où j'associais le lointain passé héroïque des combats pour l'indépendance à un passé plus près de moi, plus personnel : celui de mes jeunes et turbulentes années.

Au temps où Lamballe était une ville d'industries locales et familiales telles que : les tissages de berlinge et de toile, les tanneries, les chapelleries, les pelleteries, les ganteries, les poteries, existaient des coutumes charmantes que l'invasion des étrangers à beaucoup contribué à faire disparaître.

Les potiers, d'une indépendance notoire, vivaient presque tous dans un village non loin de la Moglais, auquel ils avaient donné le nom de leur industrie "La Poterie".

Les gas de la Poterie ne se mélangeaient guère aux manifestations des autres corporations. Ils n'étaient pas commodes ; ils n'admettaient pas plus la hiérarchie que la discipline.

Ne dirent-ils pas à leur maire, qui tentait, trop vivement, de leur imposer ses manières de voir :

- Boundé ! Amaoury, v'êtes le maire de la commune, mais vous n'nous command'rez pas tout coumme. Et M. le Marquis de V., maire de la Poterie, avait battu en retraite devant ses potiers.

Je ne passerai pas sous silence une de nos gloires lamballaises, qui repose, dans le clair cimetière, non loin de Yann Sohier : le docteur Antoine Jobert.

Les anecdotes que je vous conte sont véridiques ; je les tiens de ma mère, qui les tenait de ses parents. J'appartiens à la famille du docteur.

Tout jeune, Antoine Jobert montrait une précoce intelligence et un grand don d'observation. Il passait une partie de ses journées chez le docteur Bedel, rue Notre-Dame, et il n'était jamais si heureux que quand il pouvait toucher aux outils de précision et mettre le nez dans les bouquins du vieux médecin, dès que celui-ci s'en allait voir ses malades.

L'enfant n'avait pour compagnons, dans cette hospitalière maison, qu'une bonne sexagénaire et un chat ; mais un chat obèse, dont le ventre traînait partout, ce qui chagrina fort son jeune ami qui aimait l'élégance des formes.

Antoine avait douze ans, lorsqu'au soir d'une journée laborieuse, le docteur regagna sa demeure. La surprise le cloua sur place, dès l'entrée ; le chat ronronnant venait se frotter à ses jambes, aussi svelte qu'un jeune matou. C'était bien le sien, cependant ; que s'était-il passé ?

La vieille servante expliquait, en servant la soupe, que "l'Antoine" avait dégraisé le chat. Oui, il lui avait attaché les pattes, fait respirer, elle ne savait trop quelle saleté, prise dans une bouteille à Monsieur et, avec un scalpel, lui avait ouvert le ventre... il en avait enlevé de la graisse... et ça avait duré longtemps. Il ne se pressait pas, bien sûr... L'opération finie, il avait recousu le chat, c'est-à-dire, mis des agrafes, tout comme Monsieur aurait pu faire, conclut-elle.

Le Docteur restait rêveur. Le lendemain, il interrogea l'enfant qui confirma le récit de la vieille servante et, ce fut le point de départ de la brillante carrière du docteur Jobert, qui se trouva, un jour, être le docteur de l'Impératrice Eugénie.

Antoine Jobert, enfant de Lamballe, avait réussi au-delà de tout ce qu'il pouvait espérer, grâce à des cures merveilleuses, quasi miraculeuses. Il se fit, en même temps, bien des jaloux, il en est ainsi, dès qu'on fait quelque chose de bon.

Scrupuleusement honnête, brave et franc, il se fit aussi des ennemis.

Un certain soir, ne vint-on pas le chercher pour une opération urgente, chez un grand personnage ? mais, il était nécessaire qu'on lui bandât les yeux. Il se laissa faire. Arrivé au lieu de l'opération, on lui présenta, sans lui ôter son bandeau, la main d'un homme en lui commandant de la couper. Le praticien la palpa soigneusement et déclara :

- Ce membre est sain, je ne le couperai pas.

Il ne céda à aucune menace, et on le reconduisit comme on l'avait amené, les yeux bandés.

Des cabales se formèrent contre lui, il les dédaigna.

Appelé à la Cour de Russie, pour une opération délicate, Jobert y resta un certain temps ; lorsqu'il revint à Paris, l'Impératrice Eugénie lui avait donné un remplaçant.

Le coup fut rude. Les services rendus par le docteur Jobert, à la Cour, étaient immenses ; que de vies précieuses il sauva ! il apprit la valeur de la gratitude humaine. Profondément touché de la perte de sa situation, il en eut l'esprit troublé.

Un jour qu'il se trouvait dans un bureau de poste parisien, il attrapa la tête de l'employé, qui se présentait au guichet, l'empoigna par les deux oreilles et l'attira violemment à lui en criant :

- Courage ! l'enfant se présente bien !

Le docteur Antoine Jobert était devenu fou.

- L'pauv' l'Antouène a haoussé d'têt', disaient les vieux bonnes gens de Lamballe, survivants de ceux qui l'avaient connu enfant.

Marie DROUART
(décembre 1944)

AU PAYS DE PENTHIEVRE

Au pays de Penthievre était une cité
 Qu'au hasard de la vie il a fallu quitter,
 J'en conserve toujours un bien doux souvenir
 C'est là que s'écoula une heureuse jeunesse
 Où je connus la joie, l'amour et la tendresse.
 Dans ma cité j'aime toujours à revenir.

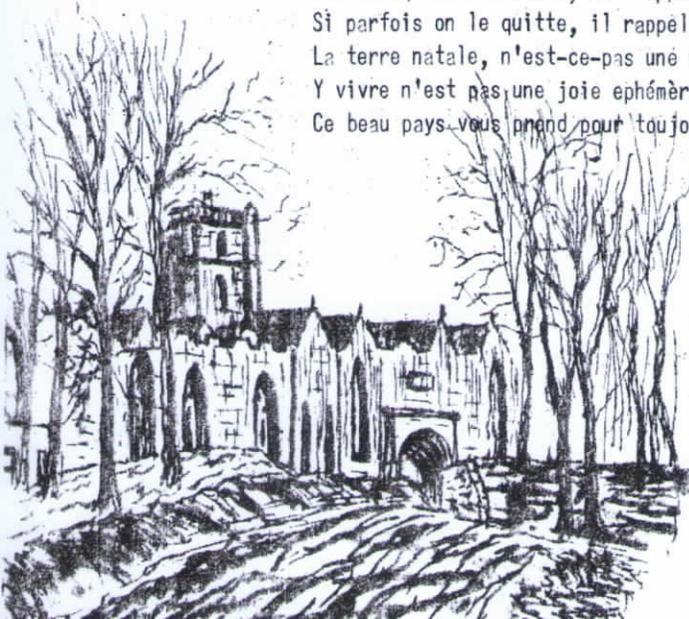
Au pays de Penthievre était une maison
 Que j'aimais beaucoup, cela non sans raison
 Depuis longtemps déjà elle m'avait vu naître
 Mais le logis était atteint de vétusté
 On l'abattit craignant pour sa solidité
 J'éprouvais du regret de la voir disparaître.

Au pays de Penthievre il est une collégiale
 Aux énormes piliers, aux immenses dalles,
 Aux offices divins qui me semblent bien vieux.
 Les allées ombragées et calmes qui l'entourent
 Les marronniers feuillus, le site, tout concoure
 A rehausser l'éclat des lieux.

Au pays de Penthievre il est une colline
 Au sol dit rocailleux et parsemé d'épines
 Mais où l'on y découvre un superbe horizon
 Et le regard s'étend au loin dans la campagne
 Admirant les beautés de la douce Bretagne
 Prairies, moulins, bruyères et ajoncs.

Le pays de Penthievre qui m'a donné le jour
 Qui lorsqu'on l'a connu, on l'apprécie toujours
 Si parfois on le quitte, il rappelle... on revient
 La terre natale, n'est-ce-pas une mère ?
 Y vivre n'est pas une joie éphémère
 Ce beau pays vous prend pour toujours, il vous tient.

JEROME RAGEOT



L'abbaye de Saint-Aubin était riche. Quand vint la Révolution, les moines n'émigrèrent pas. Ils étaient peu nombreux et ne remplissaient qu'une aile de leur vaste monastère, où les cellules se suivaient, toutes ouvertes sur le même corridor. Une nuit d'hiver, les révolutionnaires firent invasion chez ces pauvres religieux trop confiants. Sans autre forme de procès, ils les massacrèrent, à l'exception d'un seul, le plus jeune, qui, occupant la cellule la plus éloignée, put échapper avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Lorsqu'il eut fait quelques pas hors de la clôture, ce jeune religieux pensa qu'on le trouverait aisément et que ce n'était pas la peine de fuir ni de conserver sa vie. Il se mit à genoux, attendant les assassins. Cependant les assassins ne vinrent pas. Au bout de quelques heures, saisi de froid et tourmenté par la faim, le moine se releva et se mit tranquillement en quête d'un refuge. Il trouva une chaumière dont les habitants le tinrent caché tout le temps de la persécution. Quand il y eut un peu de sécurité, il revint à l'abbaye. Depuis la nuit du massacre, elle était déserte, défendue par la terreur ; personne n'y avait osé entrer. Le religieux trouva les restes de ses frères à la place où les assassins les avaient laissés. Il leur donna la sépulture. Ensuite, il s'établit dans sa cellule. Il vécut là de longues années, avec quelques serviteurs, revenus comme lui.

Un soir, deux voyageurs, surpris par un effroyable orage, se réfugièrent à l'abbaye. Le moine, averti par ses serviteurs, vint au-devant d'eux et leur rendit en personne les devoirs de l'hospitalité, comme il avait d'ailleurs coutume. L'un des voyageurs était un homme d'un certain âge, d'assez mauvaise figure, et qui paraissait préoccupé et presque craintif ; l'autre était son fils, garçon de vingt ans. Après qu'ils eurent bu et mangé et qu'ils se furent réchauffés auprès d'un bon feu, le père parla de reprendre sa route. L'orage continuait ; le religieux leur conseilla de passer la nuit. C'était l'avis et le désir du jeune homme. "Mon père ne voulait pas entrer, dit-il en souriant ; il craignait un mauvais accueil, et c'est presque malgré lui que j'ai heurté à la porte de l'abbaye.

- Il est vrai, reprit l'autre, et je suis très reconnaissant de la bonne hospitalité que l'on nous donne. Néanmoins je ne voudrais point passer la nuit ici."

Il avait l'air contraint et effaré, et balbutiait avec effort plutôt qu'il ne parlait. Le moine insista.

"Vous ne gênez point, dit-il ; nous avons des chambres vides. On a fait de la place ici. Sous la Révolution..."

- Oui, oui, se hâta d'ajouter le voyageur, j'ai entendu parler de cela. Mais l'orage a cessé, nous pouvons partir..."

Un coup de tonnerre et le bruit furieux du vent lui coupèrent la parole. Il pâlit. Le moine le regardait avec attention... "Vous entendez mon père, dit le jeune homme ; que deviendrons-nous sur les chemins par ce temps et à cette heure ? - Quelle heure est-il donc ?" dit l'homme de plus en plus pâle. En prononçant ces mots, il tira machinalement sa montre. Le moine étendit la main et prit avec une sorte d'autorité cette montre, qu'il croyait reconnaître. C'était celle qu'il avait laissée dans sa cellule, en fuyant les assassins. Il la rendit sans manifester aucune émotion. "Rester ici, dit-il au jeune homme. Couchez-vous et reposez tranquillement dans ce lit, qui fut celui du dernier abbé de SAINT-AUBIN. Vous, ajouta-t-il en s'adressant au père, venez avec moi ; j'ai une autre chambre, où peut-être vous pourrez dormir".

Il parlait d'une voix si grave et d'un visage si imposant, que l'homme à qui il s'adressait se leva, prêt à le suivre, sans objecter un mot. Le moine le conduisit à l'extrémité du corridor, dans sa propre cellule, celle d'où il avait fui la nuit du massacre.

"Ici, dit-il au voyageur, le repos pourra vous être moins difficile... Il n'y a pas eu de sang versé." L'homme tomba à genoux. Le dernier moine de SAINT-AUBIN lui donna sa bénédiction.

"Dormez, mon frère."

Et il le laissa.

L'ERBOUTOUX, ED. LAMBALLE

par Jacques De PENHOARDIC

Y n'y a ventié pas pus d'eune dizaine d'années qué j'crais : était du temps ousqué l'monde s'entendurint'core dans l'paï d'Lamballe.

J'avions la chance d'avouër à deux culbutées d'cez nous un Erboutoux qu'était un homme râle si on peut dire.

Que ça aurait été eune forçure, eune démettre, o ben eune ébaissure, n'y avait point d'non cez lu. Était surtout l'jeudi rapport au marché, que n'on voyait du monde s'amer-ner à pleine voiturée.

Que ça aurait été un Monsieur, un Tarin, o ben eune Coëffre qui aurint-z eu le po-gnet du bras démins, eune jambe d'égrillée ou échallée, le bonhomme-là était tourjou d'atta-que pour travailler son monde et lou mette n'importe o'fou des ehaulattes qu'étint serrées si jusses que la viande lou en erbroussait tout à l'entour, grôs comme eune bolle.

Ceusses qu'il amaraît d'même avint biau braire, y s'en foutait l'vieux, mais dame, fallait ben qu'il arait souqué pour qué ça aurait r'print.

V'là ti pas qu'un jour (mé qui commence à aller su l'âge démezé), j'men fus dans note clos pour foui du plant d'ognon. Était, m'est avis, ée alentours de la Saint-Amateur, et y faisait tellement d'chaud qué l'plant en était tout gâpi.

Y faut craire que j'hallis trop fôrt, o bin que j'étais mal chommée, mais je ouïs sul coup queuque chose qui cotissait au d'dans d'maf et qui m'fit un mâ abominable.

Si p'tit qu'j'avais mon respire, l'iau m'chayait des yeux tout à gros glous.

Je m'mins à braire ! Ah mon Dieu, mon Dieu, je sé déminze !! Et je chongis en moë-même au bonhomme qu'habitait dans l'bout d'la rue du Va.

Yeux d'cez nous qui m'avint ouï m'éberrier accouritent sul coup et m'aiditent à m'erl'éver pasqué j'étais chète su mon drère. J'les prins tous deux sous chaque bras, mon homme d'un côté et Chino sous l'aoute, et nous v'là de dévaler cez l'père Zidore.

Si tôt que j'entrites dans l'hôte : "Chier homme, que j'men r'vins, je sé déminze."

"Entrez va, qui dit comme éla, j'allons vouëre, défraquez-vous !"

Je m'défraquis sul coup.

Et le v'là dé s'mette à tâtonner à l'entour de mes côtes en abitant tout à la douce. Un bon coup y posit son peuce à l'endrait ousqu'était l'mâ. Y paissit d'un coup vif. Je m'éberryi, malheur ! oh, m'fit-y mâ.

- Vavez eune côte de faussée, qui s'en r'vint.

Lé v'là qui m'happit dans heune brassée, qui m'éclappit peurchin d'lu. J'manqui d'vanoui ; d'un coup y m'lâchit...

- "Vous v'là r'minze, qui dit comme éla."

J'ly dis merci et ly d'mandis combi qui lu appartenait.

- "A vote volonté, ma chiëre femme, c'que j'en fais, c'est pour faire plaisir au monde, mais je n'sé pas enpeine que ça s'rait seu, pasqué les méd'cins ont prins eune jalou-sie su maf et y z ont biau n'y connète rin en tout, y veulent tourjou, passer vainqueurs."

J'y donnis dix sous. Et nous v'là d'nous en v'ni.

Vère mais, pendant l'temps là l'ouvraige ne s'faisait pas toute seule. Faillit s'mette à soigner l'bétiâ. J'commençis par aller quéri un p'tit d'bran ; pasqué faut tout vous dire, j'avions eune trée qui nous fit douze petits pouères le jour d'avant, et j'vouli la rafraici. J'là mins déhor et l'y posis eune crublée d'avène à guerneuzer, histouère de lu dégasser les dents. Et puis d' , je m'penchis ajoublie pour l'y mette un p'tit d'posson en

mêle sa pallée, et jusse, comme je brassais l'tout, y m'chayit un grand mâ dans l'coeur. Je j'tis un si grand cri, malheur l'pisqué les deux viaux qu'étint en kellion s'en mintent à ouider.

J'étais 'core déminze.

- "Quéque vez la mère ? s'en r'vint Chino qu'avait bin ouf. "

- "Ah, mon pauvre gâs, que j'ly huchis, y nous faut vivement ertourner cez l'bonhomme, je sé core déminze."

Je changi ma d'vantière, Chino pouillit son p'tit gillet, cassit eune croûte qu'il emportit quanté lu, et nous v'là dé dévaler laissant toutelà à l'égaille.

Tout en c'hinant, j'demandis à Chino cus qu'il avait prin le gros morciau d'lard qu'il avait mins su son pain, pasqué y n'avait pas zeu l'temps d'aller dikau chernier qu'était au bout du fourni. "Bonne fâ, qui s'en r'vint, j'lai prins au d'ssus de la huche à pain, un biau morcé comme de jusse."

- "Mon pauvre diot, que j'ly dis, té adlési, c'est justement ô l'morciau-là qué s'frotte note homme pour adouci ses homorofdes."

- "Bah, y n'en chaut pas, qui dit, toutelà est-y pas à l'équipolent ?"

Et nous v'là d'arriver ces l'bonhomme. Y fit comme le premier coup, m'empoignit d'un bon coeur, mé hérussit comme y faillait et n'on n'entendit les deux côtes qui s'entecotissint.

- "Vous v'là core réminze un coup", qui dit.

J'y donnis six sous.

- "A c'theure, ma chière personne, qui dit d'même, faudra pas trop vous combatte pendant une coupe de jours, et n'pas aller à l'entour du bétia, pasqué ça finirait par vous mette en coutaige, et pisqué vous n'ez pas été infâme vis-à-vis d'maï, j'vas vous dire ce que c'est qu'eune côte déminze.

"Eune supposition, qui dit, que toutes vos côtes serint égallées dans vote estomâ, iune en face de l'aoute. Si tôt qu'vavez eune côte faussée, o ché à bas, o n'est pus dans l'rang et le mindermment que vous v'ébougez, o vous bitte su la courée. Là vous fait un mâ abominable et v'êtes forcé de v'ébraire et d'crier vingeance."

Y dit 'core dé même qui savait pauser du vër, ermette les artelles du coeur par oraisons ou des périères quante y étint à bas, qui guérissait du carreau bleu ; qu'il erpendait la lulette au monde en halant su eune gueusse de lou païl (l) et pour v'en fini, qu'était comme un don qui zavint comme éla de père en fils.

Dika l'pauve défunt Cho. Bédel, qu'était pas un médecin, et un homme instuit qu'lu, et qui s'démarit l'épaule en chéyant du train d'Plancoët. Mais dame, y n'voulut point que ça aurait été eune aoute que l'vieux Zidore qui l'arait abité. C'est c'qui fut la cause du malheur du pauve Erbutoux.

A la fin, y s'butit, y s'futit, y s'en apeurit tout d'bon... Et v'là qu'un safr, à brun d'né, y s'cavalit en douce, et l'monde l'ont jamais r'veu.

N'empêche qu'au jour d'ané, quante j'étions bézés par queuque Bout, je sommes bin obligés d'aller nous faire hincer par les faillis gâs là.

LE VIEUX LAMBALLE

Entouré de murailles et cinquante tours, d'où s'élançait ta paroi !
 Du haut du colossal piédestal, aux longs fûts prismatiques !
 Richelieu de ses vils efforts, et niveleuses politiques !
 T'as fait raser ! superbe château ! Rien ne reste aujourd'hui de toi !

Mais je t'évoque toujours avec un indicible émoi !
 Chef d'oeuvre, construit d'orgueil et de blocs erratiques !
 Je t'aperçois avec ... brillantes armures ... grandes piques,
 Les soirs, où toi ! Jean V, fit reculer l'ennemi en désarroi.

Méprisants, les hommes sur le sommet des tours crénelées,
 Admirant avec joie, le reste des assauts d'armées écroulées...
 Tous, gens d'armes et archers ... sur les remparts s'affairent, s'emploient,
 Jeanne de Bretagne vient regarder les assaillants qui se disjoignent...

En mes pensées, le pont-levis se ferme au coucher du soleil,
 Voici les casques de fer et la troupe en justaucorps vermeil...
 La Princesse Alix ... sa suite ... sans en distinguer les visages...
 Rêve féodal ! ils sont là ... avec leurs multiples images...

Et je songe contemplant l'autrefois, maintenant bien incroyable,
 Que la vieillesse de Lamballe-Penthièvre était formidable...
 Du passé, il reste Notre-Dame, et son sommet, O Printemps...
 Par moi, hélas, précipité dans le gouffre insondable du temps...

Aux Amis Lamballais

14 mai 1968

R. BILLAUD (Alias Commandant Gilles)



Yvon Guillois

LA BELLE HISTOIRE
de BRAS DE FORGES DE BOISHARDY

Notre région possède l'une des plus belles pages de l'histoire de la Révolution avec la figure célèbre du général royaliste BOISHARDY. Dès 1790, un malaise agitait la Bretagne, ce fut l'affaire des prêtres assermentés, de la fermeture des églises Saint-Michel et de la chapelle Saint-Jean en Moncontour et de l'arrivée des prêtres constitutionnels que la population profondément catholique ne put admettre et puis il y eut le tirage au sort dans les communes. Cette façon de recruter des soldats ne plaisait pas aux Bretons attachés à Louis XVI. En avril 1793, une exécution capitale ne peut avoir lieu à Moncontour faute d'avoir trouvé des volontaires pour monter la guillotine.

BOISHARDY fut à l'époque au moins aussi célèbre que les généraux vendéens Charette, de la Rochejacquelin, Cathelineau... L'histoire lui fit une place moins grande. Son épopée fut cependant racontée par plusieurs historiens. Ne dit-on pas que BOISHARDY a été tué la nuit qui précédait le jour de ses noces. Il devait être uni en mariage à la chapelle Saint-Malo avec Melle de Kercadio, du château de la Ville-Louet à quelques pas de Bréhand. Il fut achevé dans un chemin creux à trois cents mètres de la chapelle. Nous apportons aujourd'hui un nouveau document authentique à cette belle histoire.

C'est dans les registres paroissiaux de l'église de Bréhand-Moncontour que nous avons retrouvé le récit de l'épopée du Général BOISHARDY. Tous les détails y ont été consignés d'après les dires d'un compagnon d'armes du chef royaliste : Charles Jaumet.

C'est donc sur un témoignage direct que nous avons pu reconstituer cette histoire. Bras de Forges du Boishard était au service du Roi Louis XVI. Avant la Révolution de 1793, il était lieutenant à bord du navire "Royal Louis". La tourmente révolutionnaire l'atteignit à son bord et le rendit à ses foyers, à sa terre du Boishardy. Il ne tarda pas à former le noyau d'une armée qui devint bientôt l'armée royale de Bretagne, dont il fut nommé général. BOISHARDY n'eut pas de peine à rassembler autour de lui un certain nombre de dévoués. Ses premiers compagnons d'armes furent Charles Jaumet, François Richard, Jacques le Borgne son domestique. Bientôt les rangs se grossirent des jeunes gens de la région qui se refusaient au tirage au sort.

Une occasion survint et qui augmenta considérablement ses recrues. Une coalition s'était formée entre plusieurs paroisses, entre autres Quessoy, Henon, Plaintel, Andel, Saint-Aaron, Coëtmeux, Meslin, Maroué.

Les coalisés se réunirent à la lande des Gras en Meslin. BOISHARDY s'y était lui-même rendu avec quelques centaines d'hommes qu'il commandait. Pommeret venait de se révolter. Les gardes nationaux de Hillion et de Lamballe avait reçu ordre de marcher sur Pommeret pour incarcérer les parents des jeunes gens qui se refusaient au tirage au sort. BOISHARDY à la tête d'environ 6.000 hommes qu'il avait en grande partie recrutés à la lande du Gras se dirigea vers Pommeret pour les protéger.

Les gardes nationaux avaient pris la fuite au bruit de leur approche mais ils furent rejoints près de Saint-René. BOISHARDY sortit victorieux de la bataille. La tête du chef royaliste fut mise à prix et l'armée républicaine se mit à sa recherche, mais en vain. Plusieurs de ses compagnons cependant furent capturés et fusillés à Lamballe. Parmi eux se trouvait M. François Pincemin, maire de Meslin.

Et voici comment Jaumet décrivait la vie de BOISHARDY : il couchait rarement deux nuits de suite dans le même endroit. Tantôt il se retirait pour prendre quelques heures de sommeil dans des creux qu'il avait fait pratiquer et dont l'entrée était refermée par des fagots, tantôt dans des rochers.

Il avait toujours avec lui un bon nombre de soldats. Comme il n'y avait pas d'armes pour tous, certains se retiraient chez eux ou se cachaient dans l'attente d'un débarquement (d'Angleterre) ou de prises sur l'ennemi. En cas d'attaque, ils utilisaient des couteaux de pressoirs ou des faux emmanchées dans de longs pieds, les fourches de fer suppléaient aux batonnnettes.

Un semblant de trêve put faire croire un instant au retour de la paix, mais bientôt la lutte reprit.

BOISHARDY passe la Loire et rejoint les Chouans de Vendée où il rencontre de la Rochejacquin. Les deux chefs songèrent alors à réunir les armées de Vendée et de Bretagne. Mais les Républicains avaient renforcé leurs positions sur les bords de la Loire.

C'est en remontant vers son pays que BOISHARDY rencontre, dans une ferme, un jeune Parisien de 17 ans, se disant royaliste, que pour son malheur il prit avec lui.

Le jeune homme s'était retiré au Vau Gourio dans une ferme tandis que le général royaliste bivouaquait dans les champs des environs. Il couchait la nuit dans son hamac accroché à des pommiers tandis que ses hommes montaient la garde. Trois jours après son arrivée le "parisien" disparut ; il revint le lendemain au Vau Gourio à la tête d'une colonne de grenadiers commandés par Aurillas.

Il frappa à la porte de la ferme où la cultivatrice Mathurine Cosson, sans méfiance, indiqua au jeune homme où se trouvait BOISHARDY.

La colonne se divisa alors en deux détachements, l'un suivit la route de Moncontour, l'autre conduite par le traître se dirigea vers les "Bas-Champs" où dormait le général.

Jacques le Borgne, son domestique, montait la garde sur la chaussée du moulin Thenon, à quelques pas de là. Il donna l'alerte en apercevant le premier détachement mais les fugitifs tombèrent sur le deuxième.

Les Bleus firent un feu de salve au jugé dans la nuit. BOISHARDY fut atteint dans les reins. Il continua à fuir mais il perdait beaucoup de sang. Il parvint sur la route Lamballe-Moncontour, à proximité du moulin de Saint-Malo. Là, il entra à nouveau en contact avec le premier détachement. Voulant s'enfoncer à travers champs, il reçut une nouvelle décharge et tomba dans un petit chemin creux, "le chemins des champs Piroués" que l'on voit encore près de la Ville Grasland.

BOISHARDY cria "Grâce" mais Audillas acheva le blessé d'un coup d'épée. Les républicains victorieux reprirent la route de Moncontour, mais arrivé à hauteur du moulin de St-Malo, Audillas s'écrie :

"Nous sommes des lâches, retournons et coupons-lui la tête."

Audillas mit son sinistre dessin à exécution. La tête fut promenée dans les rues de Moncontour et de Lamballe, puis jetée dans l'étang de Launay en Maroué. Elle fut repêchée par la suite et des manuscrits signalent sa présence en 1865 au cimetière de Maroué.

C'est à une autre personne, Françoise Darcel de la Bouëderie que l'on doit le récit de l'inhumation de BOISHARDY, elle avait alors 19 ans, il s'est transmis dans les générations et a été inscrit sur le registre paroissial de Bréhand :

"Magdeleine Caro lui rabattit sa chemise (seul vêtement qu'on lui eut laissé), en passa une autre et l'enveloppa dans un linceul donné par Joseph Hervé, des Landelles. Jean Gallais, de la Seigneurie et Mathurin Fourchon, domestique, chez Barthélémy Verdes à la Ville Grasland, lui creusèrent une fosse à l'orée du clos de la Noë où il ne demeura qu'une nuit."

La nuit suivante François Darcel, de la Bouëderie, le déterra et le porta devant lui à cheval. Arrivé dans le cimetière de Bréhand, on le mit dans une chasse et il fut inhumé en face du portail de la vieille église à peu près à l'endroit où est la tour actuelle.

On raconte que le général Vattaut à Saint-Brieuc, en apprenant la fin tragique de BOISHARDY fut très contrarié et déclara : "Vous croyez avoir fini la guerre en coupant une tête, mais sachez que cette tête a des racines que vous n'avez pas coupées ... la guerre va être plus forte que jamais."

Elle dura effectivement encore 4 ans. Le Gris-Duval prit sa suite et le quartier général des royalistes s'installa au château de Bocenit à Saint-Gilles-du-Méné.

Il convient d'ajouter que le traître qui avait vendu le chef royaliste ne profita pas de son forfait. Il fut traduit devant le tribunal de Saint-Brieuc. Les témoins de l'affaire ont rapporté la chose ainsi :

"Cette condamnation n'était au fond que pour la forme, on voulut se débarrasser d'un homme qui pouvait trahir tous les partis, aussi on donna ordre aux soldats chargés de le conduire à Guingamp de le fusiller à quelque distance de Saint-Brieuc, ce qui fut exécuté aux environs de Saint-Barthélémy."

Mademoiselle de Kercadio qui avait pu s'échapper dans la nuit tragique épousa, en 1796, Hervé du Lorin à Moncontour. Mathurine Cosson, qui avait involontairement dévoilé le refuge de BOISHARDY aux Bleus, mourut de sa belle mort en 1852.

De cette histoire, encore bien proche, il ne reste que quelques objets, comme cette louche d'argent retrouvée en défrichant un bois, près du domaine de BOISHARDY ; d'autres souvenirs ont disparu depuis longtemps dans les mains d'antiquaires. Mais rien n'a changé et si vous le voulez, comme nous l'autre soir, vous pourrez suivre à travers les sentiers humides, la dernière aventure de Bras de Forges de BOISHARDY jusqu'au pied de cette croix taillée dans la pierre à l'orée du chemin où il fut décapité une nuit de juin 1795.

O.F. 10.04.1960



LE MOULIN DE LA CORNILLÈRE

Au Moulin de la Cornillère
 La grande roue s'est arrêtée ;
 Et pourtant, l'eau de la rivière
 Sautille toujours à ses pieds !

Elle bondit, vive et légère :
 Elle voudrait bien l'entraîner
 Cette eau vaillante qui naguère
 L'aidait à moudre le bon blé.



Jac. Guilleux

Mais le froment a déserté
 La lourde meule du Moulin !
 Dans la porte, la grosse clé,
 Du meunier ne sent plus la main...

Lamballe ! pays des moulins
 Ne néglige pas ton passé !
 Tu ne peux plus moudre le grain
 Mais laisse nous de quoi rêver !

Conserve bien tes vieilles pierres
 Tes vieux moulins, tes vieux manoirs
 Et qu'au pied de tes vieux calvaires
 On puisse prier ou s'asseoir.

Au moulin de la Cornillère
 Un jour, je me suis reposée.
 Assise au bord de la rivière
 J'ai senti la main du meunier.

ORIGINES DE LA CHAUSSEE DES PONTS-NEUFS

en MORIEUX

La chaussée des Ponts-Neufs fut construite au confluent des eaux du Gouessant et de l'Evron par les Romains pour permettre le passage de la voie romaine traversant le territoire de la commune de Morieux du S.O. au N.E. sur une longueur de 8 kms vers Saint-Alban.

Elle fut refaite en 1240 par le Duc Jean le Roux. Les eaux retenues par cette chaussée longue de 80 m, non compris le pont qui en mesure 43, tombent de 15 m dans une "fausse gorge" après avoir rebondi en cascade sur les rochers pour s'en aller vers la mer.

Le 20 juin 1584 elle fut emportée par une effroyable crue. Reconstituée, elle fut à nouveau endommagée par une nouvelle crue en 1785.

Un moulin important fut établi sous cette retenue d'eau, il se composait de 6 "tournants" dont 2 employés au foulage des étoffes (moulin à fouler).

Le pont de pierres qui enjambe la cascade de ses 2 arches a été construit plus tard en 1745 aux frais du Duc de Penthièvre qui fut pendant longtemps, ainsi que ses descendants, seigneurs de la commune de Morieux. Après sa construction, un droit de péage fut perçu par la famille ducale jusqu'à la Révolution.

En 1397, Jean de Bretagne avait fondé en ce lieu (derrière les restaurants LAURENT et GOUAULT) un hôpital (ou plutôt une maladrerie) qui fut détruit vers 1650.

Lors de la construction de la déviation qui va vers Planguenoual, l'entreprise avait mis à jour d'énormes blocs de granit taillés, restes, sans doute, de cette construction. Il n'en a pas été fait grand cas et c'est dommage.

(Ces renseignements ont été recueillis par M. François GESTIN, décédé, père de Mme AUBRY).



REPERTOIRE ARCHEOLOGIQUE DES COTES D NORD

CANTON DE LAMBALLE

Commune de Lamballe

Epoque celtique.

Monnaie en potin au type dit curiosolite, trouvé à la Corne (M. Le Moine).
Hâche polie, en grès rose, trouvée sur la ferme du Bocage (cabinet de M. le docteur Douillet.), longueur 08 centim.; largeur au tranchant, 04 centim. et demi. Autre hâche polie, en silex, trouvée dans les environs de cette ville (M. Micault).

Epoque romaine.

Petit bronze de Gallien, trouvé près de Lescouët (M. Le Moine). Monnaie aux effigies de Vespasien, Domitien, Trajan, etc..., trouvées sur le territoire de cette commune et faisant partie de la collection de feu M. Cornillet.
Tuiles à crochets dans le champ dit de la Bataille.

Moyen-Age.

Eglise Saint-Martin. Le bas de la nef contient quatre travées du onzième siècle ; trois piliers à assises cruciformes, couronnés de simples tailloirs, supportant des arcades en fer à cheval et à double archivolté, l'intérieure en retrait sous la supérieure, celle-ci épanelée sur ses angles. Au-dessus de chaque pilier existe une petite fenêtre en lancette, dont les pieds droits supportent un arc en plein cintre. Porche du seizième siècle ; on lit sur une poutre formant tirant : L'AN MIL CINQCENT DIX-NEUF, J. LENE ME FIT TOUT NEUF. Sur le contrefort sud de la tour, on lit : 1551, THOMAS DE LOURMEL THOR ET APPOLINE POLAIN. Dans le pavé du choeur, transept sud, dalle funéraire, timbrée d'un écu, portant : Inscription en bordure : Cy-gist noble et vaillant Mathurin Bertho, seigneur de Carcouët, Vauvert, des Haies Maritime, Cramagnan, Pré Faruel... Le reste effacé ; quinzième siècle. Dans le bas côté sud, autre dalle funéraire, portant en bordure une inscription en majuscules, du treizième siècle, on lit seulement ces mots : Cy-gist Marguerite, fille Jahan... Près d'un pilier, bénitier en poterie grossière et vernie, sur ses bords on lit : Fait par moi, Sébastien Hamon (dix-septième siècle.)

Eg

Eglise Notre-Dame. Vaste et belle construction de plusieurs époques. Nef à quatre travées, deux transepts et deux collatéraux, longeant chaque côté de la nef et du choeur, dont le chevet est carré ; celui-ci est accompagné de trois chapelles, aussi de chaque côté. La partie la plus ancienne de cet édifice est la porte du nord, à plein cintre, avec de nombreuses arcatures en retrait, s'appuyant sur des chapiteaux feuillus et à personnages, soutenus par des colonnettes engagées dans des gorges, creusées perpendiculairement dans les pieds droits (douzième siècle). Les arcades de la nef en ogive ont leur intrados garni de trois moulures toriques, elles s'appuient sur de lourds piliers monocylindriques, surmontés de chapiteaux étroits, formés par de larges feuilles ; la base de ces piliers est octogone, mais sans épaulement. (Transition du douzième au treizième siècle.) Porte de l'ouest, avec archivoltes, décorées d'étoiles et pieds droits portant des chapiteaux histo-

riés (même époque). Dans la longère nord, près du transept, deux lancettes ogivales, étroites et allongées (treizième siècle). Tour portée par un carré central dont les massifs angulaires décorés de colonnes engagées très-élevées et soutenant des chapiteaux sur lesquels retombent des arcades, réparées à diverses reprises (quatorzième siècle). Choeur éclairé par une maîtresse vitre à réseau quadrilobé, de dix mètres de hauteur sur quatre de largeur, séparé de chapelles latérales du côté du nord, par trois arcades en tiers-point, reposant sur des piliers cylindriques à riches chapiteaux ; du côté du midi, également par trois arcades qui retombent sur des piliers d'une plus grande élévation, formés par des faisceaux de colonnettes ; sur ces deux rangs d'arcades règne une galerie ou triforium à balustrade quadrilobée, de hauteur inégale : toute cette partie du chevet étale les richesses du style ogival secondaire (quatorzième siècle). Dans les murs des collatéraux, enfeux et pierres tombales du quinzième siècle, l'un de ces enfeux est partagé par deux arcades ; sous l'une d'elles une statue de femme couchée, les mains jointes ; sous l'autre, statue d'un homme également couché, tous deux en costume du quinzième siècle ; un écu très martelé, placé près de ce dernier, indique que la statue appartient à un Bertho, du Pont-Grossard.

Le bas du collatéral nord a été reconstruit au seizième siècle, pour servir de chapelle privative ; il est éclairé par deux hautes fenêtres à réseaux flamboyant. A droite du choeur, restes d'un orgue dont la menuiserie présente des parties délicatement travaillées. Cette église présente dans son pourtour extérieur des parties anciennement fortifiées, notamment entre le chevet et le transept du côté du midi,

où l'on remarque un bastion carré qui s'élève de manière à dominer toute cette partie de l'édifice, et se termine par un encorbellement couronné de créneaux rectangulaires. Inscriptions. Dans la longère du midi, une pierre porte : J. Poulain : et : Gadet : trésoriers : en : lan mil : C.C.C.C. XLV. Sur une autre pierre : lan : mil : C.C.C.C. XLV : R. Gaudu : fut : thsor. Sur un enfeu dans la longère nord : SEPULCRUM, M. IOANNIS. BAILLIF. R. HVIVS. ECC. ET DE BREHAN. 1520. Sur le contrefort, placé à gauche de la porte de l'ouest : Jehan Le Corgne, trésorier, lundi, en la passion, l'an mil cinq cent XI.... En avant du choeur, en bordure, sur une dalle funéraire : Cy-gist. Dom. Mathurin. Haslé, sacriste, et chanoine. de. céans. 1536. Sur une autre pierre tombale : icy. est. lenféu. de Michiel Boutelier et Jacqueline. Halna, sa compaigne, sans date ; la pierre porte un écu lozangé, de sept pièces, 3,3,1.

Eglise Saint-Jean. Six travées et en forme de Tau ; a trois nefs, séparées par des piliers prismatiques, à chapiteaux décorés de ronces, et supportant des arcades ogivales à double retrait (quinzième siècle). Chevet droit, percé d'une maîtresse vitre rayonnante, aujourd'hui aveuglée (quatorzième siècle). Tour octogone, flanquée, au midi, d'une tourelle, renfermant un escalier à vis ; on lit sur le contrefort sud de cette tour : lan : m : C.C.C.C. : XX : : a : Daboret : trecorie : commença : cest : pilier :. Sur le contrefort sud : lan : m : C.C.C.C. : XX v : Le Denait : trecorie : commença : cest : pilier : C'est deux inscriptions sont encadrées dans une petite moulure. Autre inscription : sur le bénitier placé sous l'orgue : Thomas Le Cordier, et : o : Denoual, T. me : firent faire : cest : lan : C.C.C.C. : et : XV. Sur le pilier sud de la nef, en avant de l'orgue : lan m : C.C.C.C. XIX : J. Bouquoët : trésorie, qui : fist : acomencer : cest : pilier : Sur une pierre encastrée dans un mur, reconstruit en 1840, du côté du midi, à

l'extérieur : Rolland : Davy : fut : ther : lan : mil : cinq : cents XLVII :
lequel : fist : comace : les : deux : chapelles : cy : défait ... Au-dessus de
l'appartement qui renferme les chaises : lan 15XX | Me Jean Morel cha. et iste
(sacristie) N.D.l.

L'ancienne église des Augustins, livrée à des usages profanes, a conservé sa
façade du seizième siècle, qui se termine en gable, décorée de crosses végétales
très épanouies.

Les plus vieilles maisons de Lamballe ne remontent pas au-delà du seizième siècle;
aucune n'est à citer ; elles disparaissent journellement. La Tour Bariso, beau
spécimen de l'ancienne enceinte fortifiée, a été rasée en 1849 ; ce qu'on appelle
la porte Saint-Martin, ne présente aucun intérêt archéologique, de même que la
tour aux Chouettes.

Sur le chevet du petit hôpital, on lit : Hs Maria Lan m. V. s. c. c. c. lx : lx : ...
me : fist : faire : tout : neuf . B°.

Numismatique. Deniers de Nuremberg, trouvés en nombre dans les ruines du château
(cl. Cornillet). Agnel d'or de Philippe VI de Valois, trouvé en 1862, dans les
fondations creusées pour l'agrandissement du haras. Découverte le 7 avril 1843,
en creusant les fondations du couvent des Ursulines de Lamballe, de 500 pièces de
billon argenté, contenues dans un pot de terre ; blancs et petits blancs de Char-
les VI, roi de France ; deniers de Jean V, duc de Bretagne, et de Jean Sans-Peur,
duc de Bourgogne.

Ces notes proviennent du Répertoire Archéologique des Côtes-du-Nord paru en 1876.



MARIAGES EN 1900

Dans la silencieuse quiétude de notre cité lamballaise, uniquement troublée par quelques coups de sifflet des locomotives à vapeur de la Compagnie de l'Ouest, la célébration d'un mariage était un événement qui animait les conversations et attroupait les badauds.

Pour le cortège, il n'était évidemment pas question d'automobiles. Pour quelques rares mariages dans le monde "chic" on louait des voitures attelées du genre "Victoria" dont on rabattait la capote s'il faisait beau, deux dames s'asseyaient sur le siège arrière, les deux cavaliers en face d'elles, sur le strapontin. Le "voiturier" (on les appelait ainsi) devait parfois aller chercher ses passagers à quatre adresses différentes.

Le plus souvent le cortège était à pied, même chez des gros bourgeois. En cas de pluie, le cavalier se munissait d'un parapluie pour abriter sa cavalière. Par beau temps les ménagères attirées sur leurs portes ou les badauds échelonnés sur le trottoir avaient toute facilité pour admirer les toilettes féminines.

A la mairie, le mariage était enregistré dans la salle du Conseil par le maire, assisté de son secrétaire Monsieur Blanchet. Celui-ci, pour donner lecture de l'acte, plaçait son lorgnon sur l'extrême pointe du nez mais regardait les gens par dessus les verres, ce qui amusait fort l'assistance et provoqua même une crise d'hilarité générale un certain jour de 1924, lorsqu'un invité de la noce, un habitant de Pontorson, joyeux plaisantin par tempérament, eut l'idée de se coiffer le nez avec son étui à lorgnon, de placer le dit lorgnon à cheval sur le bout de l'étui et de narguer ainsi tous les invités. Le maire lui-même ne retint pas son sourire, Monsieur Blanchet, absorbé par sa lecture, fut le seul à ne pas s'en apercevoir.

A l'église, la cérémonie était toujours le matin, généralement à 11 heures. La bénédiction nuptiale était donnée dès le début, la messe qui suivait était une messe basse, célébrée selon le rite de l'époque en latin, le prêtre tournant le dos à l'assistance. Parfois il y avait musique d'orgue et plus rarement des solistes, chanteurs ou violonistes. Les signatures et congratulations se faisaient toujours à la sacristie.

Le repas qui suivait variait évidemment selon les moyens des familles, tantôt dans un hôtel, tantôt dans les maisons particulières, tantôt en plein air ou sous une tente louée. Dans les familles simples, le premier plat était souvent l'andouille à la purée. En mangeant on buvait surtout du cidre, le vin était réservé au dessert. C'était alors le moment des chansons, qui révélaient parfois des talents insoupçonnés.

Après le repas, on reformait le cortège pour aller faire un tour, soit dans les rues soit dans un café du voisinage comme le Grand Chalet. Pour entraîner la marche au pas cadencé, on chantait en coeur des chansons bien oubliées aujourd'hui, comme :

"Au jardin de mon père, les lauriers sont fleuris (bis)
Tous les oiseaux du monde vont y faire leur nid,
Auprès de ma blonde, qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir."

ou bien,

"En revenant des noces, j'étais bien fatigué
Au bord d'une fontaine, je me suis reposé.
Ah ! j'll'attends, j'll'attends, j'll'attends,
Celui que j'aime, que mon coeur aime,
Ah ! j'll'attends, j'll'attends, j'll'attends,
Celui que mon coeur aime tant !"

Ou encore,

"La-haut, là-haut, sur la colline (bis)
Il y a des moutons blancs, ran tan plan, belle rose,
Il y a des moutons blancs, belle rose du printemps."

Et puis, c'était le bal. Les familles aisées s'offraient un orchestre simple, piano et violon, parfois clarinette, les plus modestes un accordéoniste ou violoniste. Il y en avait plusieurs autour de Lamballe dont le répertoire était assez varié, et puis on était moins exigeant qu'aujourd'hui. Parfois même on dansait "au son de la goule" avec des paroles plutôt naïves, mais adaptées au rythme de la danse, par exemple, pour le scottisch :

"Y a du monde à la boutique
Qui demande du velours..."

pour la mazurka :

"Votr'chien, madame (ter) mord-il ?
S'il mord, madame (ter) faut l'dire."

pour la gigouillette :

"C'est la fille de la meunière qui dansait avec les gars,
Elle a perdu sa jarretière, celle qui tenait son bas,
En gigottant, gigottant de la jambe (bis
En gigotant, gigottant du jarret

Pour annoncer la clôture du bal, les accordéonistes avaient un air spécial sur lequel la tradition avait adapté comme paroles :

"Allez-vous en, gens de la noce, la mariée veut s'aller coucher !"

Mais les gens de la noce, les jeunes surtout, n'étaient pas d'humeur à voir ainsi briser d'un coup leur joyeuse ardeur. Pour la calmer ils décidaient de faire dans la rue une dernière virée chantante, à laquelle la population endormie réagissait ... diversement.

Finalement ce bel entrain trouvait une fin glorieuse en se noyant dans une soupe à l'oignon.

Jean GOMBAULT

Comment naît un sobriquet !

Le Père Méheut (père du peintre Mathurin Méheut) habitait "l'hôtel Restaurant de la Tête Noire".

Au début de notre siècle les soirées d'hiver étaient calmes et notre homme avait l'habitude de prendre "son MIC" après le souper, près de la vaste cheminée de la petite salle du café, devant une bonne "fouée".

Chaque soir, fatigué d'une lourde journée de dix à douze heures d'atelier dans sa menuiserie, en attendant d'être servi, il somnolait.

Dans son sommeil, il appelait la servante, ou son épouse, pour activer d'être servi et lançait : "es-t-y chaud ?"

A une époque de carême, sur insistance de sa femme, il assista aux offices à l'église. Lors de la veillée pascale à Saint-Jean il s'endormit alors qu'un prédicateur éloquent prêchait à une foule attentive.

Soudain, rompant le silence, il attira l'attention de ses proches voisins, alors qu'il ronflait doucement à deux pas de la chaire. Endormi et rêvant à son "MIC" il lança fortement à deux reprises : "es-t-y chaud ?, es-t-y chaud?"

Effleurant la gêne des bigotes, un rire fusa tout à l'entour !

Cela fit des gorges chaudes, tout Lamballe en parla le lendemain. On dit même, qu'avec ses clients, le surnom lui resta !

Raconté par ma mère,

Georges PENVERN

Le comble de l'inertie en Pays de Lamballe

Perrine Hamon et son homme Jean, dénommé "Lahouette" sommeillent devant un bon feu, sur des bancelles, devant leur vaste cheminée.

Eun'e écuelée de lait bien mijoté refroidit dans eun'e bole sur la margèle du foyé. Soudain, le chat se glisse farouchement, le regard craintif, vers ses maîtres, et, lape le lait refroidi.

Dans l'hôtel il fait bon, les hôtes se chauffent silencieusement et suivent la scène du chat les yeux mi-clos.

Dans la vasre cheminée, le vent siffle, et le feu doucement crépite, aucun ne bouge pour chasser l'intrus.

Alors que le précieux liquide va être bu, Perrine murmure sourdement :

"Dis chat t'ail Jean" !

Recueilli par Georges PENVERN

EXPRESSIONS DU PAYS DE LAMBALLE ET DU PENTHIEVRE

- Faute de causer ... on meurt sans confession.
- Fille qui siffle, vache qui beugle, poule qui chante en coq, sont trois bêtes de trop.
- A soleil cuté, belle fille à l'hôtel (à soleil caché belle fille à la maison).
- Donner le tour du gueux (grelotter).
- Derne de paille (meule de paille).
- Ce ne sont pas les pirotóns qui mènent les vieilles ouées à baïre.
- Charbonnier est maître chez lu !
- Vilain hour (vilain béliier).
- Y l'tait ben amarré (bien ivre).
- Abattez d'à haut (embrassez vos cavalières).
- La veille des noces y l'ont cri les liants (ils ont acheté les alliances).
- Misère engigne grigne (misère engendre mauvaise humeur).
- Ne pas compter les oeufs dans l'cul d'la poule.
- Mieux vaut plein la main d'amour, que de l'argent plein le four.
- J'allons faire eune pileri d'place (danser dans une maison neuve sur la terre battue).
- Je sais prinse année pour une menerie d'buée (je suis prise aujourd'hui pour faire la grande lessive).
- Ca giglait comme un jat (comme un jet).
- Qui' qu' tu dis ? Causes-tu ?
- On disait : un p'tit gourdiffiau (homme pas trop dégourdi).
 un p'tit quéniau (un bébé).
 Un p'tit prêtochiau (un petit ou un jeune prêtre).

LES SURNOMS DE LAMBALLE

- "Bond'la" - "le Père vingt-sept" - "Ben Dieu" - "le Grand Mic" - "Carapette" -
 "Trompe la Mort" - "P'tit à p'tit" - "le Bavou" - "Mahé deux Gaouffes" - "Père Collet" -
 "Bat de la Hanne" - "la Gelée" - "la Cuite" - "la Filourette" - "la Mère Pigette" -
 "le Père la Houette" - "la Pique en Terre" - "Routasse" - "le Briçou d'montres" -
 "le Rpuge Hamon" - "Marie Grands Crocs" - "la Bat d'la goule" - "Grain d'sel" -
 "le Geaf (prononcer le jail) - "Nez d'boeuf" - "Caco" - "Tatou d'poules" - "Jean
 p'lote" - "Marie Goupette" - "la Sursuée" et plus près de nous "la Manéhoas".